

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon DUPONT LACHENAL

Les armoiries de la Confédération
canoniale

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1959, numéro spécial, p. 57-64

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

LES ARMOIRIES

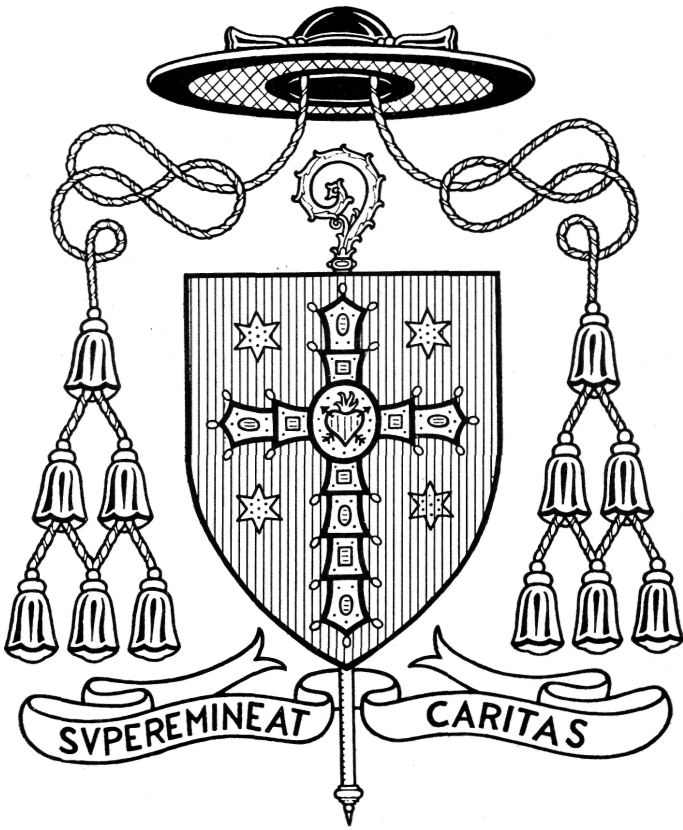
de la Confédération canoniale

L'institution d'un lien entre les Congrégations de Chanoines réguliers postulait l'adoption d'un blason qui soit commun à toutes sans être particulier à aucune. Toute institution, toute personne morale, tend, en effet, à manifester son existence et son caractère par un signe extérieur qui en soit comme la signature ou la marque visible.

Dans cette perspective, un chanoine de Klosterneubourg, particulièrement versé en science héraldique, a cherché, d'entente avec la Congrégation du Latran, à doter la nouvelle Confédération canoniale d'armoiries qui manifesteraient désormais l'union réalisée.

Ces armes se présentent ainsi : *de gueules, à la croix constantinienne du Latran, d'or, gemmée d'azur, cantonnée de quatre étoiles d'or ; sur la croisée de la croix, un médaillon d'or au cœur enflammé de gueules traversé de deux flèches de sable posées en sautoir.*

On sait que les Anciens, et d'abord les habiles Tyriens, utilisaient un coquillage spécial, le murex, pour produire la pourpre. Ce coquillage est rare ; aussi le colorant qu'on en tirait était-il fort coûteux : c'était donc un produit réservé, un article de luxe. Ainsi les étoffes teintes en rouge devinrent le signe d'une dignité éminente. Elles ornaient le temple de Jérusalem et paraient le grand-prêtre. Les rois de Perse, lorsqu'ils accordaient audience, assis sur leur trône d'or dans l'apadana de leurs palais, étaient vêtus d'une longue robe pourpre et blanche et d'un manteau de pourpre. Jusqu'à la fin de l'ère romaine, les étoffes de pourpre furent l'un des insignes des magistrats, des officiers supérieurs et des dieux... La couleur rouge est restée une couleur royale, que le christianisme a ennobli par le sang de ses martyrs d'abord, et plus



Armoiries
de la Confédération des Chanoines réguliers de S. Augustin
et de leur Primatie

tard par la pourpre de ses cardinaux, dont elle doit symboliser le dévouement total à l'Eglise.

Il est donc bien juste que la pourpre figure aussi comme champ d'un blason qui se rattache à l'archibasilique du Latran, cathédrale du Pape, « mère et tête de toutes les églises de Rome et du monde ».

Sur ce fond rouge, le nouveau blason porte comme emblème principal une croix de type particulier : la croix constantinienne du Latran. La vision de Constantin rapportée par Eusèbe de Césarée, contemporain et historien de Constantin, est bien connue. Alors que l'empereur se trouvait probablement encore sur les rives du Rhin, occupé à réduire ses ennemis, qui étaient aussi ceux de l'ordre et de la paix, une croix lumineuse était apparue dans le ciel aux yeux de Constantin, avec ces mots prophétiques : *Hoc signo vinces*. La nuit suivante, écrit Eusèbe, le Christ lui-même parut à l'empereur, lui ordonnant de faire confectionner un étendard montrant la croix, étendard qui serait une profession de foi chrétienne et un gage de victoire.

Constantin confia sans retard à des artistes le soin d'exécuter son célèbre labarum, en y employant des matières précieuses, et, de fait, il remporta dès lors une série de victoires jusqu'à celle du Pont Milvius où il défit, à l'entrée de Rome, son adversaire Maxence. Pour manifester sa confiance et sa gratitude, Constantin s'appliqua à répandre et glorifier la Croix du Sauveur qui, jusqu'alors, était demeurée un signe caché, sur des sépultures dans les catacombes, et qui, désormais, envahit les arts pour ne plus les quitter. De tous les monuments où paraît la croix triomphante, le principal se trouve dans cette basilique élevée par Constantin sur l'ancienne demeure des *Laterani*, propriété de sa femme Fausta, et qui, dédiée au Sauveur, mettra la croix à la place d'honneur, au centre de la mosaïque absidale.

Le Bréviaire romain, dans l'Office du 9 novembre, *In Dedicacione Archibasiliacae Sanctissimi Salvatoris*, rappelle

l'histoire de cette église vénérable entre toutes ; Léon XIII encore mit à exécution ce qui était déjà dans les vœux de son prédécesseur Pie IX, en reconstruisant l'abside qui, maintenue jusqu'alors à travers les restaurations et reconstructions successives, donnait des signes de fatigue par suite de son ancienneté. Léon XIII profita de ces travaux pour déplacer et agrandir cette abside, mais il voulut que l'antique mosaïque qui la décore soit conservée, transportée et restaurée fidèlement. Cette tâche délicate fut conduite à bonne fin par Virginio Vespignani.

Six siècles auparavant, le Pape Nicolas IV, à la fin du XIII^e siècle, avait déjà fait procéder à une rénovation de cette grande mosaïque par deux Franciscains, Jacopo Torriti de Rome et Jacopo da Camerino, le premier surtout, qui exécuta aussi les admirables mosaïques de Sainte-Marie-Majeure, dont des historiens d'art comme F. Bellonzi et E. Francia louent « la science, la majesté du dessin, l'invention audacieuse », qualités d'autant plus remarquables que les difficultés grandissaient avec les proportions colossales des personnages. Au Latran, cependant, Mgr G. Wilpert — dont Mgr Egger a bien voulu nous communiquer les études sur cette mosaïque — regrette les « adjonctions malheureuses » apportées par Torriti et son confrère, mais qu'il est facile de reconnaître par la taille réduite des personnages nouveaux et leur intercalation manifeste entre les grandes figures anciennes ; ces personnages ajoutés sont S. François d'Assise, S. Antoine de Padoue et le Pape Nicolas IV. En enlevant ces « interpolations embarrassantes », Mgr Wilpert a publié une reconstitution de la mosaïque dans son harmonie et sa majesté originelles, telle que Constantin l'avait voulue, car, pour Mgr Wilpert, il n'y a pas de doute que l'empereur qui donna la paix à l'Eglise ait pris une part personnelle très active à la composition de cette grande œuvre qui devait marquer le triomphe de la Croix.

C'est, en effet, la Croix qui occupe le centre de la mosaïque, dont elle constitue le motif principal, unifiant, entre la Vierge et S. Jean-Baptiste, entourés à leur tour, d'un côté, par S. Pierre et S. Paul, de l'autre, par S. Jean Evangéliste et S. André. Au-dessus de la Croix apparaissent, tout au sommet, la main bénissante de Dieu le Père, puis le visage du Christ, enfin la colombe représentant le

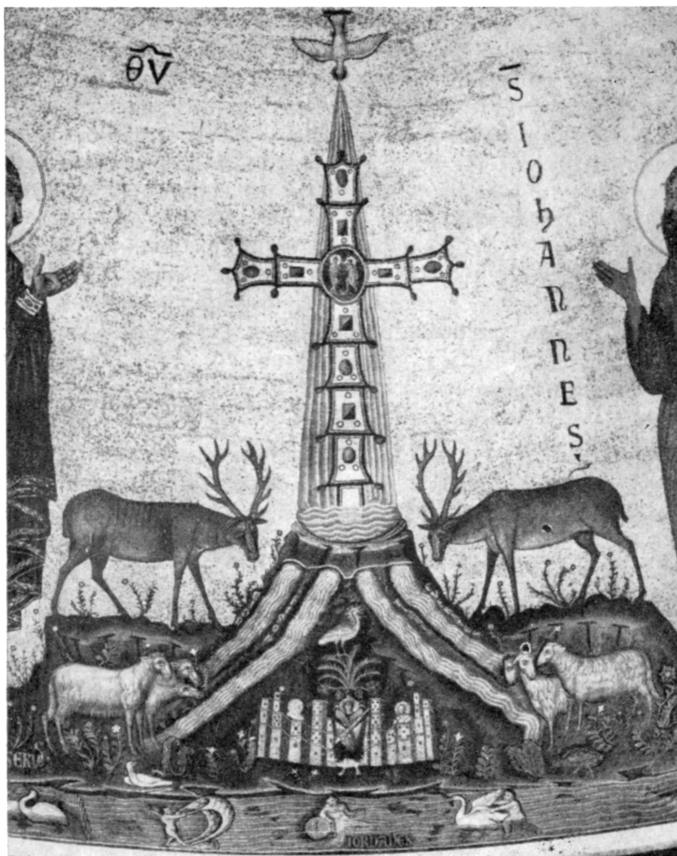


Photo Alinari

La Croix constantinienne
motif central de la mosaïque du Latran

Saint-Esprit, d'où émane un flot de lumière qui enveloppe la Croix. Au pied de celle-ci, deux cerfs et six agneaux viennent s'abreuver dans les quatre fleuves qui descendent de la montagne placée sous le pied de la croix et qui entourent la cité chrétienne.

Quant à la Croix elle-même, voici ce qu'en dit Mgr Wilpert : « La croix n'est plus un bois de supplice

infamant, elle n'en reproduit même pas la forme, mais elle est faite d'or et de pierres précieuses : on l'appellera une croix gemmée. Par là veut-on signifier le triomphe de la Croix. Et c'est ainsi que se présentent les croix datant de la première période de la paix constantinienne : toujours la croix est d'or, rehaussée de pierres précieuses. Ainsi fut-elle représentée sur le Labarum, archétype de la *Crux triumphalis* ». Ici même, à Saint-Maurice, on nous permettra de rappeler la fresque mérovingienne qui orne un ancien arcosolium ; l'ancienneté et la rareté de tels vestiges en nos régions du Nord des Alpes les rendent précieux malgré leur modestie. Au centre de cette fresque, c'est encore la croix que l'on rencontre, plus simple de ligne que celle du Latran, mais pareillement de forme pattée, de couleur jaune et ornée de gemmes, comme la croix constantinienne.

La partie centrale de la mosaïque du Latran est demeurée intacte à travers tous les siècles ; elle remonte ainsi à Constantin qui accorda la paix à l'Eglise par l'Edit de Milan de 313.

Cette croix particulièrement vénérable a paru d'autant plus justifiée à figurer à la place d'honneur dans le blason de la nouvelle Fédération canoniale, que celle-ci a été proclamée le 25 mai dernier dans la basilique même du Latran, où la même croix dominait déjà, dans l'abside, le Synode de 1059 qui promulgua une réforme de la vie canoniale à laquelle l'adoption de la Règle de S. Augustin donna peu après sa forme spécifique.

Il convenait de marquer aussi cette présence augustiniennne dans le blason qui devra désormais distinguer les Chanoines de S. Augustin. Dans la mosaïque du Latran, un médaillon est posé à l'intersection des bras de la croix triomphale : on y voit le Baptême du Christ. L'auteur du blason de la Fédération canoniale a pensé pouvoir remplacer cette scène évangélique par un emblème augustinien de caractère plus proprement héraldique. Ainsi a-t-il inscrit, sur le fond d'or du médaillon, un cœur enflammé et percé de deux flèches. C'est un motif bien

connu de l'iconographie de S. Augustin et dont on peut trouver un écho dans le Répons VII de l'Office propre du 28 août : *Vulneraverat caritas Chrisii cor ejus : et gestabat verba ejus in visceribus quasi sagittas acutas*. Cet Office propre, que plusieurs Familles religieuses se réclamant du patronage du saint Evêque d'Hippone récitent le jour de sa fête — Chanoines réguliers, Prémontrés, Dominicains, Ermites de S. Augustin —, aurait été composé par saint Thomas d'Aquin lui-même. Ce texte est fort respectable, car on le trouve, notamment, dans des Bréviaires manuscrits de Genève des XIII^e et XIV^e siècles.

Quatre étoiles entourent la croix constantinienne : elles représentent les quatre Congrégations de Chanoines réguliers qui ont adhéré à la nouvelle Confédération canoniale, soit donc les Congrégations du Latran, d'Autriche, du Grand-Saint-Bernard et de Saint-Maurice d'Againe.

L'écu est posé sur une crosse, insigne de l'Abbé Primat, qui, selon l'usage romain qui tend de plus en plus à prévaloir en raison de sa noble simplicité, est le seul insigne placé sous le chapeau prélatice. On connaît le mot du célèbre chanoine régulier Hugues de Saint-Victor († 1141) que ses contemporains appelaient un « nouvel Augustin » : *Curva trahit, recta regit, pars ultima pungit* : la volute de la crosse a pour fonction de tirer, d'entraîner ; la hampe, de conduire, d'indiquer la voie droite ; la pointe, de stimuler, de pousser. La crosse seule est l'indice d'un Abbé qui a reçu la Bénédiction abbatiale et possède donc l'usage des insignes pontificaux — crosse et mitre —, la croix processionnelle étant réservée aux évêques. Ainsi l'Abbé Primat qui a reçu la consécration épiscopale a-t-il naturellement droit à l'usage héraldique de la croix derrière son écu. Quant au chapeau prélatice avec six houpes de chaque côté, Mgr B. B. Heim estime que la couleur doit en être verte non seulement pour tous les évêques, mais aussi pour les Abbés nullius et les prélats qui ont reçu des privilèges spéciaux du Saint-Siège, comme, par exemple, le Prévôt du Grand-Saint-Bernard ; d'autres prélats sont au bénéfice d'une

coutume bien établie, comme les Abbés Prémontrés qui timbrent traditionnellement leurs armoiries d'un chapeau prélatice blanc, couleur de leur costume. Pour les autres Abbés et Prévôts, selon Mgr Heim, le chapeau, avec ses cordons et ses glands, doit être noir.

Enfin, sous l'écu, un listel complète les armoiries en portant la devise choisie pour la Fédération canoniale : SUPEREMINEAT CARITAS. Après avoir fait l'éloge de la vie commune, qui doit assurer à ceux qui la pratiquent un avancement spirituel proportionné au soin qu'ils auront voué à la communauté plutôt qu'à leurs propres affaires, la Règle de S. Augustin précise ce qui est tout à la fois la raison et la fin de cette vie commune : au-dessus de toutes les choses que requièrent les conditions de notre passage terrestre, doit prédominer la charité qui ne passera pas : *ut in omnibus quibus utitur transitura necessitas, SUPEREMINEAT quae permanet CARITAS* (Reg., VI).

Ces mots, bien significatifs de la pensée augustinienne, forment avec les emblèmes de l'écu un ensemble parfaitement cohérent, car le cœur d'Augustin n'est-il pas symbole de cette charité, symbolisme que soulignent encore les deux flèches qui transpercent ce cœur ? Parlant de l'amour du Christ, saint Bonaventure dit de même que son amour ne pouvait mieux apparaître que dans l'image même de son Cœur blessé par la lance du centurion. Et la croix elle-même n'est-elle pas l'instrument de cet amour du Christ qui passe toute mesure, puisqu'il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Aussi l'Apôtre Paul recommandait-il aux Ephésiens (III, 19) de connaître toujours davantage cet amour sans limite du Christ, afin de se laisser remplir de la plénitude de Dieu : *scire etiam supereminentem scientiae charitatem Christi, ut impleamini in omnem plenitudinem Dei*.

L. D. L.